

LIVRE

Poésie : La Martinique d'Olivier Larizza

Par Michel Herland

*Octaves de jazz nous sommes
aussi / des phares allumés dans la
nuit*

Olivier Larizza, professeur de langue et littérature anglaises, a enseigné pendant une dizaine d'années à l'Université des Antilles et de la Guyane en Martinique. Auteur de romans et de nouvelles autant que d'essais savants, comment serait-il resté insensible à l'atmosphère de notre petite île tropicale, si différente de celle de sa province d'Alsace ?

À défaut de nous proposer le grand récit antillais qui viendra sans doute plus tard, il livre aujourd'hui une première série de poèmes inspirés par son séjour martiniquais.

Quand un poète est en même temps professeur de littérature, il peut être tenté de se faire l'analyste de son œuvre. Tel est le cas ici. Larizza donne à la suite de ses poèmes une postface en forme de manifeste.

La poésie, en effet, a grand besoin d'être défendue, tout au moins dans notre pays (ce n'est heureusement pas le cas partout sur la planète) où son marché s'est réduit comme peau de chagrin pour ne représenter plus que 0,1 % (!) du marché du livre. Cette crise de la lecture s'explique avant tout, selon Larizza, parce que la poésie française contemporaine a succombé à un « vertige formaliste », parce qu'elle se complait dans « une intransitivité artificielle ou absconse déconnectée de l'humain », tant et si bien qu'elle est devenue « une machine à fabriquer de l'indicible et de l'inaudible », qu'elle « inocule

l'ennui ». La charge, on le voit, est sévère, d'autant que des exemples sont cités, ainsi « les monochromes murmurés d'un Bonnefoy ou d'un Jaccottet »*.

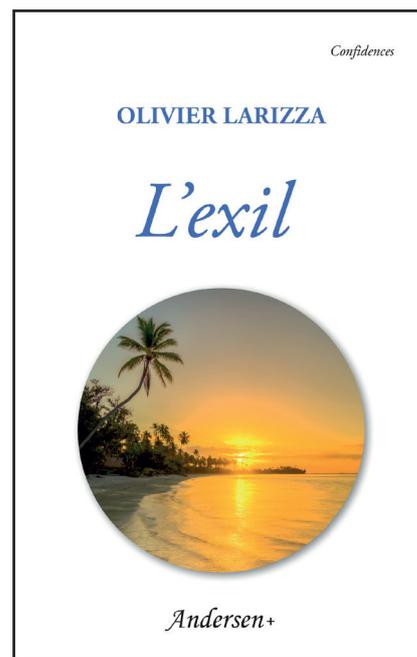
Que doit donc devenir – ou redevenir – la poésie pour trouver – retrouver – un public ? Elle doit d'abord nous parler de tout ce qui importe : la vie, la mort, l'amour, la guerre. Et pas seulement en parler ; elle doit rendre tout cela aussi réel que dans l'esprit exalté du poète.

Et bien sûr, on ne décide pas d'écrire un poème, nous dit Larizza, il faut qu'il provienne « d'une douleur ou d'une joie (d'une émotion ou d'un ressenti) qui se fait chair dans le verbe parce que le verbe n'a plus d'autre choix que celui-là ».

En d'autres termes, la poésie dit ce qui *doit* impérativement être dit et ne *peut* l'être par d'autres moyens que la scansion des vers.

La forme, sans doute, importe mais point n'est besoin d'apprendre des traités de style. Sans se rallier à l'écriture automatique, Larizza prône en tout cas le lâcher-prise, un « dérèglement raisonné de tous les sens » (selon la formule de Rimbaud), lequel permettra « d'entrevoir l'inconnu, ce bateau ivre ». En d'autres termes encore, c'est au moment même où le poète est poussé à écrire par une force irrésistible qu'il doit se sentir le plus libre.

De fait, les poèmes du recueil témoignent de la grande liberté de ton autant que de la sincérité de l'auteur. La conclusion du premier poème, « Perdu » semble d'ailleurs l'illustration directe du manifeste.



*Alors il prit sa pieuvre pitoyable
plume & / Comme un train fou il
glissa /lui le hanté des mots et il
mit / tout son fardeau paradoxe
permanent / dans une improbable
poésie une nuit / où elle avait pris
l'avion quittant le pays /du soleil
où le crépuscule majestu / eux &
magenta se meurt et le tue*

Si une certaine nostalgie – qui justifie le titre du recueil, *L'Exil* – est toujours présente, cela n'empêche pas la joie de vivre.

*Sur le malecón de Fort-de-France
la / vie danse les robes au vent
flottent & /matelots du soir dont
l'encre s'épuise nous / élucidons
le mystère de nos lumières Il y a /
toujours du bonheur quelque part
Larizza est un voluptueux hanté par
la mort. Il avait à peine trente ans
quand il écrivit le poème suivant où
la sensualité la plus crue ne sert qu'à
rendre plus cruelle l'anticipation de
la vieillesse.*



de reconnaissance. Certes, on peut toujours rêver que / *le petit marin aux cheveux longs & à la / chemise blanche brandira son glaive il / brandira sa plume écorchant / la langue des bourgeois de Paris / qui de leurs deniers le gratifieront / mais il faut s'y faire : / Les journalistes / parlent d'abord des stars les Angot anal / phabètes dont la logorrhée fascine*

Heureusement qu'il y a l'humour et l'autodérision pour aider à vivre et les poèmes de Larizza n'en manquent pas, comme on a pu en juger.

Nous nous garderons d'oublier cette importante confidence : / *Le samedi 9 juin deux mille sept / des merles vinrent picorer mon assiette*

Rien ne comptait ni encore / *les coulisses des fashion shows où tu paradis / en appétit vêtu de noir les yeux languissant / sur les cuisses polies des métisses [...] Donc rien au fond / n'avait de l'importance sauf la flèche du temps / qui te trouait le corps imperceptiblement / Et bientôt ton profil en demi-dieu se masturbant / s'étiolerait dans les raies roses du couchant*

Olivier Larizza, *L'Exil*, Andersen, coll. « Confidences », Paris, 2016, 112 p.

* « dont l'archaïsme bientôt sidérera », ajoute Jean-Paul Klée (in *Décorateurs de l'agonie*, repris ici par Larizza).

Larizza entretient un rapport compliqué avec la Martinique, *cette île où / dans l'eau barbotent les bambins / castors noirs dans l'immensité bleu sombre / C'est qu'il la connaît comme l'écrivain toujours aux aguets prompt à saisir les contradictions des lieux où il passe.*

Cette prison dorée sa richesse m'hallucine / écrit-il, mais aussi, par ailleurs / Martinik parfois ressemblerait à cela / Derrière les cocotiers la rondeur optimiste des / mangues la sensualité des échinés se cachait / la savane au goût de fer béton gris pourriture / les cancrelats qui rôdent
RAVETS MONSTRES

Il n'est pas si facile de vivre quand on sait qu'on va mourir / *Que peuvent les neuvaines / contre le néant, le rien, la vie ? d'autant plus quand on est un écrivain en quête*